



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

[Claudio Lalano Sodali Svo I. B. Santolius V.]

Santeul, Jean de

[S.l.], 1670

Traduction. Du mépris injuste qu'on fait des Poètes Latins. Elegie.

urn:nbn:de:hbz:466:1-13421

TRADUCTION.

*Du mépris injuste qu'on fait des
Poètes Latins.*

ELEGIE.

PERRAULT, assiste nous, écoute nos douleurs :
Plain de nostre Apollon les injustes malheurs.
Nous sommes delaissez, & les Latines Muses
Sans espoir de secours sont tristes & confuses.
De nos fronts les lauriers tombent secs & flétris.
Et nos luts sont muets, sans honneur & sans prix.
O ! fortune envieuse, est-ce ainsi que tu traites
Ceux que Rome connoist pour ses sacrez Poètes ?
Quoy donc ainsi mourra la Muse de RAPIN ?
Et COMMIRE & la Rüe auront la mesme fin,
Bien que du grand Phœbus leur Muse toute pleine,
Vienne boire avec toy dans la mesme fontaine.
Toutefois nous chantons les combats & les Rois.
Les siecles à venir nous liront quelquefois.
Et toûjours dans nos chants durera ta memoire,
Toy qui donne aux Arts & la vie & la gloire.

*Mais pourquoy me servir d'un langage étranger,
Et des mots que les vers ont peine à bien ranger ?
Les Poëtes François par leur douceur enchantent,
Et les jeunes beautez les goutent & les vantent.
Climene y lit les feux dont son cœur est brûlé;
Le poison avec joye est par elle avallé.
Elle passe les nuits à les lire & relire.
Elle aime ses amours dans les vers qu'elle admire.
C'est un rare secret que de plaire aux Beautez.
A tous plaisent les vers qui d'elles sont vantez.
Que pourront esperer nos travaux & nos veilles ?
Si pour les vers Latins la Cour n'a point d'oreilles ?
Jadis Athenes, Rome, à tous donnoient les loix,
Leurs Chantres en leurs jours firent aimer leurs voix.
Helas ! ce temps n'est plus. O ! travail miserable,
Si la France à ma Muse est si peu favorable !
Que celui-là me fit un funeste destin,
Qui m'apprit, pour chanter, le Grec & le Latin,
Qui m'enseigna cet Art qui nous fait mille peines
A captiver des mots sous des regles certaines.
De toy, Phœbus trompeur, je sçauray me vanger,
Et des Muses que flatte un langage étranger.
Je brûleray mes vers, puisque souvent un pere
Sur ses propres enfans irrite sa colere.*

Laissez, Muses, laissez, achever leur destin,
On verra dans les feux ce volume Latin,
Ce livre que des Sœurs la docte bande avouë,
Ce mesme livre enfin que PERRAULT lit & louë.
Car que me serviront tant d'ouvrages produits,
Tant de travaux soufferts & les jours & les nuits,
Si par eux à COLBERT je ne rends mon hommage,
Si par eux jusqu'à luy je ne m'ouvre un passage?
C'est luy qui sur Parnasse arrose les lauriers
De ceux que dans sa langue on conte les premiers.
C'est luy de qui les eaux rendent leur champ fertile.
Qu'au moins sur les Latins une goutte en distile.
D'un don inopiné nos Poëtes surpris,
Feront de l'ombre au jour sortir tous leurs écrits.

PERRAULT, j'ay fait sonner la trompette & la lyre:
Nos chants les mieux choisis icy se peuvent lire.
Lis donc, & si nos vers te peuvent contenter,
A COLBERT dy le rang que j'ay pû meriter.
Dy que de noms nouveaux, de Deitez certaines,
F'honore dans Paris les publiques fontaines.
Que j'ay chanté LOÛIS, & le Rhin mutiné,
Cachant sous l'eau l'affront de son chef écorné,
Dont ce nouveau Cesar ensanglanta les rives,
Et vid devant son camp les Nymphes fugitives.

Dy luy que c'est l'Authheur qui d'heroïques tons,
Du grand Roy dans Paris a celebré les dons.
Dy luy que dès long-temps mes œuvres se font lire.
Enfin dy tous les mots que l'amitié fait dire.
Cherche, pour l'aborder, les temps propres & doux,
Et son rare loisir, pour luy parler de nous.
Dy luy que je dépeins, & de lustres en lustres,
Entre tous les François les hommes plus illustres :
En quoy dans ses emplois chacun scent exceller.
Dy qu'en un tel ouvrage on peut se signaler.
Entre les renommez, mon Apollon m'engage
A décrire les dons qui furent ton partage.
De COLBERT le tableau sur tous se fera voir,
Donnant les justes loix aux troupes du Sçavoir.
Les seconds Orateurs, & les Vers, & l'Histoire,
Et les Arts, jusqu'au Ciel éleveront sa gloire.
O ! que n'ay-je pour luy cent bouches & cent voix;
Je voudrois qu'Apollon les fit bruire à la fois.
S'il ne fait à mes vœux l'accueil que je souhaite,
Je rompray de courroux ma lire & ma trompette.

J. DESMARESTS.